

Charles Gill a eu une carrière très active, même mouvementée, et peut-être typique des années 40, au tout début de la psychologie professionnelle. Il nous fait part ici de quelques-uns de ses souvenirs.

**Pierre Michaud**

Université du Québec à Montréal

---

**P.M.** Comment on découvre la psychologie, comment on en fait un choix de profession?

**C.G.** C'était une idée tout à fait nouvelle à l'époque. J'ai appris la fondation de l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal en 1942. Depuis un an, le père Mailloux avait élaboré un programme, réuni une équipe de professeurs, fait des communiqués de presse, au moment où moi je terminais le cours classique.

**P.M.** Dans quel collège?

**C.G.** À titre de membre de la famille Gill, je bénéficiais de bourses. J'ai donc été pensionnaire sept ans au Séminaire de Nicolet et j'ai complété ma Philo II au collège André-Grasset. Au sujet de mon orientation en psychologie, j'y songeais depuis longtemps. Mais il n'existait pas pendant le cours classique de formation universitaire en psychologie en langue française. J'avais lu un livre sur la psychologie pratique, d'Anselme Bois, diplômé de l'Université McGill, alors que j'étais en Versification et l'idée avait fait son chemin. Tout ce que je pouvais attraper sur le sujet m'intéressait. Ce fut le lointain commencement. L'autre élément qui a eu une influence sur moi, est venu de mon oncle prêtre. C'était un pédagogue, un homme intelligent, cultivé. Il abordait n'importe quel sujet avec moi. Je l'ai fréquenté à partir de la Rhétorique. De plus, c'était un communicateur sensationnel. Quand on voulait faire une fête quelque part, souligner un événement, on invitait le curé Gill. C'était le frère de ma mère, mes deux parents étaient des Gill tous deux issus de Pierreville. J'ai donc fréquenté cet oncle-là, qui aimait discuter de pédagogie et de tous les aspects sociaux et culturels dans la formation des jeunes. En fait, il a fondé une école spéciale en rivalité avec celles de l'abbé A. Tessier de Trois-Rivières, des écoles de femmes « dépareillées ». Celui-ci a appelé ses instituts « École ménagère provinciale » ayant pour but de former des femmes dépareillées de cultivateurs. Mon oncle était curé de campagne et, pendant ce temps-là, il élaborait en parallèle son projet. L'abbé Albert Tessier a obtenu l'accréditation de ses écoles du député de Trois-Rivières qui était Maurice Duplessis, son confrère de classe à Trois-Rivières.

**P.M.** Vous aviez une bonne oreille dès cette époque!

**C.G.** Une bonne écoute! Ce fut le début. J'ai eu des conseillers d'orientation comme Arthur Tremblay, qui devint à un moment directeur de l'École de pédagogie et d'orientation de l'Université Laval et même sous-ministre de l'éducation, de même que l'abbé Wilfrid Éthier, sulpicien. Alors, on me suggérait le droit. J'étais en Rhétorique et j'ai terminé mon cours classique avec les deux années de Philosophie tout en continuant de lire sur la psychologie. Je me suis inscrit en psychologie. J'ai rencontré le père Noël Mailloux et j'ai tenté de lui montrer que j'étais un bon candidat!

**P.M.** Vous n'étiez pas nombreux dans ce temps-là?

**C.G.** C'était la deuxième année d'existence de l'Institut. Nous étions huit débutants : quatre filles, deux religieux et deux futurs psychologues!

**P.M.** Est-ce que vous vous souvenez des noms?

**C.G.** Je me souviens de Julien Beausoleil, clerc de St-Viateur et de Guy Beauchemin qui a pratiqué à l'Hôpital Rivière-des-Prairies durant des années.

**P.M.** Et les quatre filles?

**C.G.** Les quatre étaient de la même promotion au collège Marguerite Bourgeois. Elles constituaient un groupe et se tenaient toujours ensemble. Parfois, on les voyait avec des étudiants en médecine ou en philosophie.

**P.M.** D'autres souvenirs à propos des études?

**C.G.** Il n'y avait pas encore de véritable corps professoral; les professeurs étaient des pédagogues, des chercheurs, des médecins; il y avait le docteur J.E.A. Marcotte, ainsi que le docteur psychiatre Miguel Prados, le directeur Noël Mailloux, Roland Vinette enseignait les statistiques... Mais, il n'y avait pas de psychologue vraiment, il y avait des médecins surtout pour la première année. C'était très élémentaire. L'Université même était nouvelle. Un décor froid, peu d'ambiance et encore sans tradition estudiantine.

**P.M.** Toute l'université venait de déménager de la rue St-Denis sur la Montagne.

**C.G.** En effet, il n'y avait pas d'esprit communautaire. Chacun s'en allait chez soi, après les cours. Moi, j'avais des contacts avec des confrères de collège qui étaient en chirurgie dentaire, en médecine, etc. et que je pouvais rencontrer à l'occasion. Il y avait une cafétéria « Chez Valère » qui était là en dépanneur.

**P.M.** Ça a été fermé et remplacé par des machines distributrices « des Valère à pitons » et la cafétéria du tout nouveau centre social.

**C.G.** Je n'ai pas connu d'ambiance universitaire, d'esprit étudiant.

**P.M.** Les diplômes?

**C.G.** En dépit des études, on n'était pas préparé à pratiquer même si la licence était un peu mieux organisée. Mais encore là, on ne savait pas comment aborder une thérapie, on apprenait un peu à faire des tests. Quant à la scolarité de doctorat, c'était assez bien structuré, moins de cours, plus de recherches, plus de travaux pratiques accompagnés de tuteurs.

**P.M.** Des stages aussi?

**C.G.** J'ai fait des stages à un seul endroit et aussi pendant mes trois vacances d'été au bureau de l'abbé Wilfrid Éthier, le conseiller d'orientation; c'est là que je pouvais apprendre quelque chose à offrir au client. À ce moment-là, la thérapie était réservée aux psychiatres. Il y avait peu d'ouverture parce que les psychologues faisaient partie du « folklore », la théorie des inventions des Allemands, le groupe de Freud et compagnie. Alors, avec mes trois années d'étude, j'étais peu entraîné pour être apte à exercer, à part mon talent naturel de contact et mes lectures. Par la suite, j'avais des contacts avec l'abbé Éthier qui m'a dit après mes études :

« À propos, il y a un psychométricien qui vient de laisser son bureau à Trois-Rivières, si tu veux prendre cela, prends-le, si cela t'intéresse ». J'étais prêt à saisir toute occasion, il fallait que je gagne ma vie. Donc, deux mois après les études, j'étais installé dans un bureau : une table, deux chaises et le téléphone. Il ne se passait rien. Mais j'ai découvert la ville, quelle sorte de ville c'était et qui la gérait. Je ne connaissais pas Trois-Rivières, étant natif de Montréal!

**P.M.** Vous, qu'est-ce que vous faisiez?

**C.G.** Je faisais de l'information, des conférences. Dans mes temps libres, j'écrivais pour des revues, je donnais des conférences aux Dames de Ste-Anne, aux Alcooliques Anonymes, à la Ligue du Sacré-Cœur, j'étais membre de la Société St-Jean-Baptiste, du club Richelieu, de l'Ordre de Jacques Cartier. J'ai fondé l'École des parents pour répandre l'idée de la psychologie. À ce sujet, mon voisin de bureau, un avocat, qui plus tard deviendra juge, m'a consulté un jour pour une cause et sa réaction a été : « Pourquoi tu n'as pas choisi une profession comme du monde? » C'était les débuts timides de la psychologie... J'ai fait toutes sortes de promotions, à Trois-Rivières, pendant dix ans. Pour l'École des parents, je faisais venir des conférenciers de Montréal, Claude Mailhot, mes ex-professeurs, l'abbé Irénée Lussier et bien d'autres, des gens que je connaissais. Des couples de jeunes parents avaient participé à la fondation. C'est ainsi que, peu à peu, j'ai découvert les deux dictatures du Québec à Trois-Rivières, qui se manifestaient au plus haut point dans cette ville avec Maurice Duplessis et l'évêque du lieu, Monseigneur Georges-Léon Pelletier pour ce qui concerne la dictature cléricale. Je peux donner des exemples de ce qu'il a fait, de ce qu'il tenait à faire, on est en 1950, j'étais témoin.

**P.M.** Par exemple?

**C.G.** La danse, c'est péché mortel. L'évêque fait installer un câble pour séparer les garçons des filles dans une piscine olympique. Il est défendu de faire partie des clubs sociaux neutres, comme le Kiwanis et le St-Laurent. On ne peut faire partie que du Club Richelieu. Pour ce qui me concerne en 1958, un jour le secrétaire de l'Évêque me téléphone : « Vous avez rendez-vous à 11 h avec son Excellence ». Ponctuel, debout, face à face pendant une demi-heure, l'évêque m'a fait un discours, des menaces, des blâmes et de la réprobation parce que je m'occupais des cours de préparation au mariage, de direction des enfants, d'éducation des parents, de toutes sortes de responsabilités. Alors, il m'a engueulé poliment et solennellement. Au moment où je voulais échanger, il m'a imposé sa bague épiscopale dans la bouche me forçant à m'agenouiller! C'était l'Inquisition continue. Trois mois plus tard, je déménageais « armes et bagages » à Montréal. Des postes m'attendaient. Les emplois de psychologue se sont bousculés. J'ai exercé en psychiatrie à l'Hôpital du Sacré-Cœur pendant cinq ans à temps partiel. J'ai pratiqué à l'Hôpital Notre-Dame en psychologie et psychiatrie pendant 25 ans. J'ai été consultant à l'Hôpital Marie-Enfant durant cinq ans à temps partiel.

**C.G.** Il y a eu aussi contact continu avec le groupe du père Samson, jésuite, psychiatre à l'Institut de psychothérapie de Montréal et à l'École de psychothérapie à Québec. L'équipe de Montréal m'a donné une formation professionnelle solide. Nous avions des discussions de cas à toutes les semaines et une conférence théorique avec la participation de l'équipe. C'était un peu comme Lacan faisait, ou comme Mailloux a dû faire avec les années. Freud le faisait et bien d'autres, c'était un « cénacle » fermé. L'équipe était formée de trois psychiatres québécois, un psychologue, une religieuse des Sœurs de la Miséricorde et deux filles célibataires, dont une millionnaire, fille d'un collègue de l'inventeur Henry Ford, et l'autre était la soeur de Gilles Pellerin, le comédien; tous des gens brillants, expérimentés. Je suis arrivé là en 1955, j'ai commencé à y travailler en cabinet privé jusqu'à l'été 1985.

**P.M.** À faire de la thérapie dans ce groupe-là?

**C.G.** Il y avait répartition selon la demande des patients. C'est là que j'ai appris ce que c'était la thérapie. Les médecins avaient fait leur psychiatrie à Québec ou à Montréal.

**P.M.** Oui, mais ce n'était pas connu la psychothérapie dans ce temps-là.

**C.G.** Dr Henri Samson a ouvert son bureau de consultation en 1946. Il arrivait de Washington.

**P.M.** Par exemple, toute l'oeuvre de Freud n'était pas connue au Québec.

**C.G.** En effet, durant la guerre 39-45, on avait seulement des livres américains; c'est seulement après la guerre que les livres en français ont commencé à entrer. Moi, j'étais abonné, dès le début, à une revue qui s'appelait Psyché, exceptionnelle. Elle offrait aux professionnels des travaux de recherche, surtout en psychothérapie et en psychanalyse et surtout pour des thérapies possibles.

**P.M.** Donc, après dix ans, vous revenez à Montréal avec l'équipe du père Samson, participez à des sessions d'études de cas en diagnostic et en thérapie?

**C.G.** Quand je suis arrivé à Montréal, j'avais un emploi dès le lendemain à l'Hôpital du Sacré-Coeur dans une équipe psychiatrique en formation sous l'égide d'un psychiatre en place chargé de mettre ça sur pied. C'était Camille Laurin que le Gouvernement fédéral avait chargé d'instaurer des cliniques de psychiatrie dans les hôpitaux généraux québécois francophones. À l'Hôpital du Sacré-Coeur, le chef du Département de psychiatrie était Marcel Boisvert et il y avait avec lui un autre psychiatre, Jacques Tellier. Quand le Dr Boisvert est tombé malade et que la situation s'est détériorée, j'ai donné ma démission. J'avais déjà un autre emploi à l'Hôpital Notre-Dame. À cette époque, je n'ai jamais eu à chercher un emploi, on venait toujours me chercher. J'aimais et connaissais mieux Notre-Dame parce que depuis plusieurs années j'y étais consultant une journée par semaine pour des enfants qui présentaient des problèmes auditifs. C'était une clinique pour dépister les sourds et leur fournir des recommandations ou des soins appropriés.

**P.M.** Quelle était la pratique professionnelle alors?

**C.G.** En 1964, on demandait des tests d'évaluation, quelques tests d'intelligence, mais, très rarement, le Rorschach et le TAT. Les psychiatres ne demandaient pas de thérapie. Quand j'étais en psychiatrie, il y avait une demande incroyable de la part des pédiatres : pour 40 % des enfants hospitalisés, on ne trouvait pas de pathologie organique. Alors on m'envoyait une requête pour trouver la source des symptômes! Dans les années 70, 80, j'y consacrais presque tout mon temps. Je faisais un rapport avec diagnostic et recommandations.

**P.M.** Comment c'était reçu?

**C.G.** Très bien. Tellement que c'était moi qu'on demandait, ce que mes collègues psy n'appréciaient pas beaucoup. Dans mon temps, en sortant de l'Université, les psychologues étaient des débutants; on ne savait pas trop comment aborder un problème, comment écouter l'histoire de quelqu'un, faire un diagnostic qui se tienne. Le travail avec les pédiatres à Notre-Dame était extrêmement gratifiant. Le chef de la pédiatrie, durant 20 ans environ, le docteur Pierre Langevin et ses collègues médecins formaient une véritable équipe qui se retrouvait aussi à l'hôpital Marie-Enfant où je travaillais une journée par semaine. C'est un hôpital pour enfants lourdement handicapés. Tout à côté, à l'Institut de cardiologie, on a pris connaissance de mon travail et on est venu me chercher. À un certain moment, je suis devenu très occupé à Notre-Dame, j'ai démissionné à la fois à l'Institut de cardiologie et à l'Hôpital Marie-Enfant.

**P.M.** Vous aviez le choix.

**C.G.** J'ai toujours eu le choix! Ce qui m'a sauvé, c'est quand l'Évêque de Trois-Rivières m'a dit : « Mêle-toi de tes affaires ».

**P.M.** Et vous avez suivi son conseil!

**C.G.** Oui, je m'en suis occupé en quittant définitivement Trois-Rivières en 1959 pour m'établir à Montréal!

**P.M.** Et qu'avez-vous choisi?

**C.G.** Mon premier emploi comme je l'ai déjà mentionné a été à l'Hôpital Sacré-Coeur puis ensuite à l'Hôpital Notre-Dame mais j'étais déjà au travail à l'Institut de psychothérapie du Dr Henri Samson. Jusqu'à ma retraite en juillet 1985, j'y pratiquais en privé. Durant dix ans j'ai fait de l'expertise pour la Cour supérieure de Montréal.

**P.M.** Vous étiez un homme occupé.

**C.G.** Très occupé. Ce qui me ramène à d'autres souvenirs des débuts de ma carrière quand j'avais de la difficulté à vivre à Trois-Rivières. Arthur Tremblay, directeur de l'École de pédagogie et d'orientation à l'Université Laval m'avait engagé pour donner des cours en développement de l'enfant et sur les métiers et professions. À raison de trois cours par semaine. Ce qui me permettait de survivre. Après la guerre, en 1946, les logements étaient très rares et il fallait « payer la clé ». À un moment donné, on a commencé à bâtir des « petites maisons de guerre » (*war time housing*). C'était le « baby-boom ». L'année de notre arrivée dans ce nouveau développement, on appelait ce quartier « honey moon valley », mais l'année suivante, c'était devenu « diaper valley »!

**P.M.** Nous allons nous arrêter ici sur ces joyeux souvenirs.

Propos recueillis le 14 octobre 2003